



Actes de la journée thématique
**« PATRIMOINE ET PROJET URBAIN :
INTERPRÉTER LA VILLE »**

Mercredi 14 décembre 2005
Au CAUE du Nord.



Organisée par le CAUE du Nord
et son service éducatif de l'Education Nationale

Programme

9h00 accueil par Benoît Poncelet, directeur du CAUE du Nord

Présentation de la journée

Par Béatrice Auxent, architecte, CAUE du Nord

Et le service éducatif du CAUE du Nord : Martine Bretonnier, professeur d'arts plastiques, Rémi Kuentz, professeur d'histoire géographique, Jean-Pierre Delamotte, professeur de lettres.

9h15 *Evolution de l'occupation des zones de fortification de la ville. L'exemple de Lille.*

Par Rémi Kuentz, professeur d'histoire.

9h45 *De la connaissance au projet : présentation du travail du CAUE du Nord dans le cadre de Septentrion.*

Par Fanny Frigout, directrice adjointe du CAUE du Nord et Vincent Bassez, architecte CAUE du Nord

11h00 *Interprétation, médiation et symbolique, une exigence pour la ville.*

Par Alain Cambier,

Docteur en philosophie

Professeur de chaire supérieure

Auteur de « Qu'est-ce qu'une ville ? » Collection Chemins Philosophiques, Ed Vrin, 2005.

12h00 *Les groupes témoins : un outil d'expression des représentations du territoire par les habitants.*

Par David Alcaud, politiste, chargé de recherche au CIR, directeur du pôle « Espaces publics, espaces politiques », partenaire de Septentrion.

12h30 repas

14h00 *Exemples de mise en œuvre d'outils d'interprétation de la ville : St Omer, ville d'art et d'histoire, partenaire de Septentrion.*

Par Philippe Queste, animateur de l'architecture et du patrimoine de la ville de St Omer.

Et en points de vue croisés : Mme Bataille, adjointe à la culture de St Omer et Colette Dréan, Conseiller patrimoine de la DRAC Nord Pas de Calais.

15h15 *Présentation d'outils CAUE du Nord pour l'interprétation de la ville et présentation du rapport de recherche « Interpréter la ville : des outils de communication pour interpréter le territoire urbain – de la ville forte à la ville durable » avec le laboratoire GERICO Lille3.*

Par Béatrice Auxent, architecte CAUE du Nord

15h45 Table ronde :

Information, éducation, interprétation : quels relais auprès des jeunes dans le cadre scolaire?

Animé par Benoît Poncelet, directeur du CAUE du Nord

Avec B. Auxent, M. Bretonnier, J-P. Delamotte, R. Kuentz, A. Cambier,

et Jean-Luc Capron, Dr. Eng. Architect, chargé de cours, consultant Hic et nunC.

16h30 fin de la journée

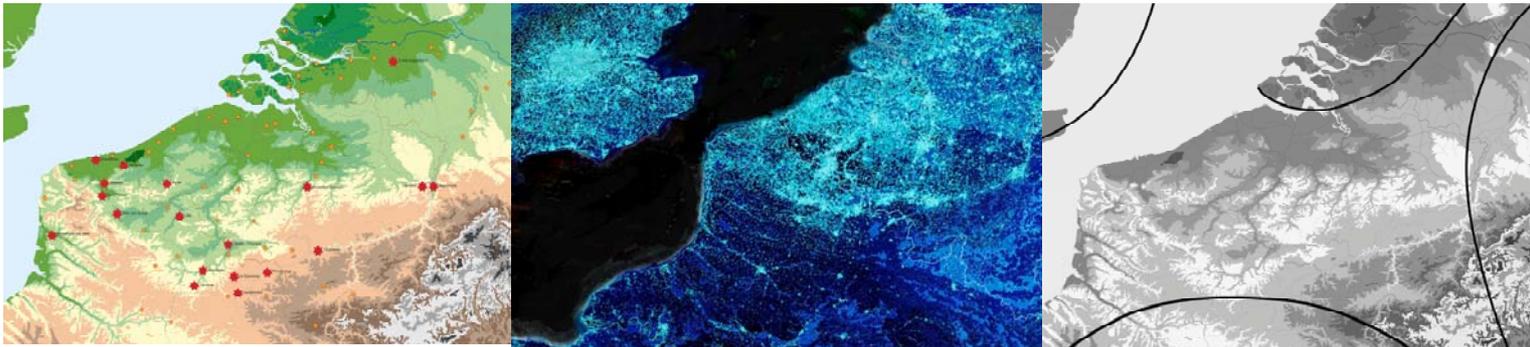
Une cinquantaine de participants : enseignants du second degré en formation continue; architectes ou urbanistes intervenants en milieu scolaire; étudiants en architecture ou urbanisme; enseignants stagiaires d'IUFM ; partenaires français de Septentrion...

Acteur de la sensibilisation du public scolaire à l'architecture, à l'urbanisme, au paysage et au patrimoine, le CAUE du Nord est également partenaire de Septentrion. Projet européen de coopération entre 19 villes anciennement fortifiées des Pays-Bas, de Belgique et de France, Septentrion est le cadre d'une réflexion sur "la ville durable". Il s'agit de bâtir la ville de demain sur le socle commun de la ville d'aujourd'hui, son histoire et son patrimoine.

Organisateurs de la journée "patrimoine et projet urbain, interpréter la ville", le CAUE du nord et son service pédagogique de l'Education nationale ont présenté à un public d'enseignants, d'étudiants, d'urbanistes, les actions engagées dans ce projet Septentrion. Tandis que le philosophe Alain Cambier, les responsables du patrimoine de la ville de Saint-Omer et de la DRAC Nord-Pas-de-Calais ont apporté des éclairages particuliers sur les concepts et les outils mis en oeuvre pour interpréter la ville.

Le projet européen Septentrion : mutualiser les connaissances et les expériences

Par Benoît Poncelet, Fanny Frigout et Béatrice Auxent, CAUE du Nord.



Septentrion : Un territoire naturel... densément peuplé... pas encore organisé

Le projet Septentrion s'inscrit dans la mission du CAUE du Nord d'aide au développement de la qualité des aménagements. Ce projet européen de coopération rassemble 23 partenaires des Pays-Bas, de Belgique et du Nord de la France dont 19 villes, autour du thème : "de la ville forte à la ville durable". Dans un territoire qui a perdu de sa lisibilité naturelle, le projet Septentrion est une démarche qui permet de renouer avec une identité commune à travers la gestion de ses villes.

Pourquoi la ville ?

La ville est un enjeu important pour ce territoire de plaine densément peuplé inclus entre l'axe Londres/Rhin/Ruhr et l'Ile de France. Depuis le Moyen Age, le génie urbain s'y est épanoui. La culture urbaine commune, héritage du passé, se

heurte aujourd'hui à l'existence de frontières politiques en contradiction avec le territoire naturel. La lecture de ce territoire, fortement urbanisé, est aussi perturbée par le développement industriel suivi de crises économiques et par le déficit de mémoire collective des régions qui ont accueilli une importante population d'immigrés.

Comment passer de la ville bastionnée à la ville durable ?

Le projet Septentrion s'articule autour d'un passé commun : la "ville forte", contraction de "ville fortifiée" et de "place forte". L'ambition est de s'appuyer sur le passé des villes bastionnées pour bâtir les villes de demain. Certes, l'image de la ville enfermée dans ses remparts qui s'oppose à son pays plat est fondamentalement différente de la ville actuelle qui se répand sur le territoire environnant. Et pourtant, le thème éclaire de nombreuses problématiques de l'urbanisme se rapportant aux limites de la ville, à la ville compacte ou la ville dévoreuse d'espace, à la nature en ville, aux formes urbaines comme le boulevard, héritage direct du tracé des fortifications ...

Le projet Septentrion mène cette démarche d'interprétation, c'est-à-dire de lecture de la ville à travers son passé, dans un but opérationnel : inscrire les projets urbains dans un objectif de développement durable. Cette approche du développement durable prend en compte l'aspect culturel et symbolique de la ville ; elle ne se limite pas aux seuls aspects techniques.

Quels outils pour les partenaires du projet Septentrion ?

Ces partenaires, signataires de la charte, se sont engagés à mettre en œuvre des outils pour sensibiliser le grand public, permettre au citoyen de devenir acteur de sa ville et aider les élus à promouvoir une gestion créative du patrimoine. Ces outils sont "les carnets de ville", "les livrets d'expérience" et "les centres et circuits d'interprétation".

Le "carnet de ville" est un document qui s'adresse à un public concerné par le cadre de vie. Les thématiques retenues sont : la ville et son site, les représentations urbaines, l'évolution des paysages urbains, les médiations patrimoniales et enfin les potentialités des villes fortes. Le carnet de ville adopte des bases cartographiques identiques (notamment la cartographie des moments forts du développement urbain). Il doit constituer à terme un répertoire commun transnational.

Le carnet de ville aborde aussi l'évolution de la représentation de la ville. Il se conclut par une carte de potentialités pour aller vers une ville durable, autrement dit une "ville désirable et vivable pour ses habitants et qui ne compromet pas la capacité et la qualité de vie des habitants de générations futures". Différents objectifs de développement durable y sont croisés : par exemple le réseau hydrographique en lien avec la politique de déplacement alternatif ou bien la mise en valeur des éléments de défense existants en lien avec la préservation des

espaces naturels, zones humides, polders, marais. Les cartes de potentialités montrent des pistes de valorisation qui tiennent compte de l'histoire de la ville fortifiée mais elles n'ont pas le caractère de prescription des documents d'urbanisme.

Par exemple, le projet d'aménagement de l'esplanade, face à la citadelle de Lille, et en cours d'étude par la Ville, est compatible avec la carte des potentialités, réalisée de façon indépendante. Le projet conjugue en un même lieu deux sources historiques d'époques différentes : Il valorise l'usage militaire de l'esplanade, en recomposant le glacis dans sa forme du XIXe siècle, et il rappelle le site marécageux tel qu'il existait avant la construction au XVIIe siècle de la citadelle. Les références historiques et patrimoniales sont ici convoquées pour rendre au site une lisibilité qui s'accorde aux usages contemporains des lieux.

Le second outil est le "livret d'expérience". Il vise à mutualiser les expériences menées par les partenaires du projet. Le livret est donc conçu comme un outil d'ingénierie urbaine. Il exploite les connaissances de l'héritage fortifié issues des carnets de ville, il situe les projets par rapport aux anciennes fortifications et il analyse les évolutions. La démarche d'ingénierie comparée est facilitée par les entrées thématiques communes : les réseaux et la mobilité, les rapports avec la nature et les paysages, l'utilisation de l'empreinte historique (exemple : réseaux hydrographiques) et enfin de l'occupation spatiale.

Carnets et livrets utilisent une iconographie commune qui permet de dépasser les obstacles linguistiques et de spatialiser les notions. Ils seront présentés sur Internet dans une démarche interactive qui doit enrichir le travail d'interprétation.

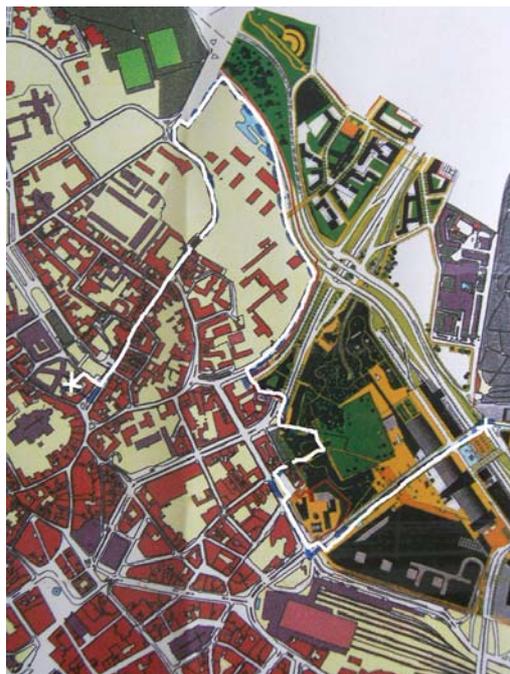
Le troisième outil est "centre et circuits d'interprétation" où une place importante est laissée à l'habitant. Les démarches d'éducation à la ville et d'interprétation de la ville empruntent néanmoins des chemins différents.

La démarche éducative repose sur la découverte spontanée, l'analyse et l'apport de connaissance, le réinvestissement. Elle poursuit l'objectif de transmission, d'éveil et d'instruction.

La démarche interprétative implique la curiosité, la révélation, l'enrichissement. Son objectif est la provocation, le "déclat" à partir d'un travail sur l'expression, l'imaginaire, le ressenti...

L'interprétation se propose donc de poser un regard neuf sur la ville. Dans le cadre du projet Septentrion, la démarche d'interprétation s'appuie sur des grilles de questions articulées autour d'indices qui induisent une multitude de réponses. La restitution passe par les photographies prises par les participants et les mots « notion » (de l'ordre du descriptif) et/ou les mots « émotion » (de l'ordre du ressenti).

Concernant la ville forte, les indices ont été déclinés à partir de différentes perceptions : les limites, le dedans et le dehors, l'intérieur et l'extérieur, l'échelle des espaces, les usages passés présents et à venir, les rapports nature/culture, les points de vue divers, les traces de l'histoire et le site, les interdépendances, les rapports entre le local et le global. Les grilles d'indices ont été expérimentées sur un parcours lillois dans la zone Euralille/carrefour Pasteur/Vieux Lille auprès de groupes d'animateurs sociaux en formation, d'experts, de personnes autonomes et de personnels territoriaux.



Circuit « indice dans la ville » à Lille Un des groupes d'animateurs sociaux en formation

Dans la ville du Quesnoy, un test a été mené avec des élèves du primaire. Cet exercice fait la charnière avec une recherche commandée par le CAUE du Nord au laboratoire GERIICO de Lille III (information et communication). GERIICO a mené une expérimentation sur d'autres types d'expression spontanée du vécu et de l'usage des quartiers. Au Faubourg de Béthune à Lille, il s'agit d'un circuit sur le thème de la limite et de la proposition par les habitants d'un parcours commenté.

A Aire-sur-la-Lys, le même thème a mobilisé un groupe d'habitants et des membres de l'équipe municipale. A Bruxelles, des personnes volontaires (notamment un groupe de personnes âgées et des experts en architecture) ont proposé des circuits basés sur les usages et des anecdotes. Suite à ces tests, les chercheurs estiment qu'il faut proposer "des chemins de traverse" et élargir le champ de l'expérimentation pour une mise en valeur de "l'amateur de son quartier".

Un regard neuf sur l'architecture

L'interprétation permet de renouveler le regard sur ce que l'on côtoie tous les jours. Le CAUE du Nord et son Service éducatif de l'Education nationale développe ainsi un travail pédagogique sur "le périmètre de curiosité", c'est à dire sur des architectures que l'on trouve dans le périmètre de l'école, y compris des architectures que l'on peut qualifier de banales, et qui deviennent le support d'une interprétation. La ville historique antérieure au XIXe siècle ne représente que 3% de la surface urbaine de Lille. C'est pourquoi il convient d'accorder une place importante à l'architecture récente. Après tout, ce que l'on nomme monument n'est pas nécessairement ce que l'on pense : la barre d'HLM peut être considérée comme un monument des "Trente glorieuses". Toutefois, l'accès à cette réflexion demande une préparation, un cheminement qui permet d'aborder l'interprétation de bâtiments ou de zones comme la banlieue qui paraissent a priori plus difficiles d'accès.

Lille : l'évolution de l'espace des fortifications

Par Rémi Kuentz, professeur d'Histoire, service éducatif du CAUE du Nord



Plan Dubuisson 1921

Plan Dubuisson 1931

Plan Leveau 1955

L'évolution des espaces fortifiés à Lille se traduit à la fois dans leur emprise, leur fonction et leur utilisation par les habitants.

Rémi Kuentz constate que la fortification est au fil du temps de plus en plus dévoreuse d'espace : "les murs fins et hauts du Moyen Age sont remplacés par les fortifications bastionnées basses et épaisses du XVI^e siècle. La zone de servitude militaire atteint 900 mètres au XIX^e siècle". Outre leur vocation militaire, les fortifications jouent un rôle de "poumon vert" pour une ville très dense et de "paradis fiscal" pour les guinguettes qui échappent ainsi à l'octroi. A Paris, cette zone héberge une population interlope chassée par la misère et la spéculation immobilière.

Le démantèlement des fortifications lilloises

Trop à l'étroit dans ses murs et concurrencée par ses faubourgs, Lille s'agrandit par un démantèlement partiel de ses fortifications en 1858. Au nord, la Citadelle et une partie des fortifications héritées de la présence espagnole sont maintenues. Ailleurs, les remparts sont remplacés par les boulevards.

Mais cette extension ne résout pas les problèmes majeurs de Lille comme le surpeuplement du quartier Saint-Sauveur et le manque d'espaces verts. Le "laisser-faire" favorise surtout la construction de demeures bourgeoises dans le quartier Saint Michel. Simultanément une nouvelle enceinte est créée mais elle est rapidement perçue comme une entrave au développement de la ville.

Dans les années 1890, des villes comme Cambrai, Douai et Valenciennes obtiennent le démantèlement de leurs remparts. Lille engage une procédure dans le même but mais n'obtient satisfaction que trente ans plus tard, en 1919. Ce délai s'explique par la résistance des militaires, des habitants attachés à leur espace vert et des commerçants qui redoutent la migration de la clientèle bourgeoise vers la périphérie.

Une nouvelle "servitude sanitaire"

La loi déclassant les fortifications lilloises en 1919 intervient dans un contexte nouveau : l'Etat providence et le mouvement hygiéniste prônent une "servitude sanitaire" à la place de la "servitude militaire". L'influence nouvelle de l'urbanisme (les villes de plus de 30.000 habitants doivent concevoir un plan d'urbanisme) oblige la ville à maîtriser ces territoires libérés définis comme "non aedificandi" c'est à dire non constructibles. Le projet de l'architecte Emile Dubuisson mis en œuvre en 1921 affecte les anciennes zones de fortification au trafic : boulevards circulaires, port fluvial et aéroport de Lille Ronchin. Avec Roger Salengro, dans les années 1930, ces espaces deviennent la vitrine du socialisme municipal en accueillant des bâtiments à vocation scientifique, éducative, hygiéniste ainsi que du logement social. Après la seconde guerre mondiale, une logique de "zoning" s'oppose aux projets de la période précédente avec des zones de logement au sud et des zones éducatives. Aujourd'hui, on constate que les aménagements des zones de fortifications ont plutôt renforcé la coupure entre la ville et l'extérieur. En revanche, le projet contemporain d'Euralille est paradoxalement perçu comme le symbole de l'ouverture de Lille sur l'Europe alors qu'il est inscrit dans un espace autrefois fortifié qui évoque Lille « ville frontière ».

Un regard contemporain sur la ville

Par Alain Cambier, docteur en philosophie.

Interprétation, médiation, symbolique... Ces mots clés utilisés par Alain Cambier évoquent l'aptitude de la ville à faire sens, à faire signe. Pour ce philosophe, la ville est un espace riche de symboliques qui s'affranchit du lieu, des cycles de la nature et des liens claniques ou familiaux qui sont davantage le propre de la campagne. Dans ce sens, la ville est source de liberté.

La ville est un monde

La ville est une agglomération d'objets artificiels, construits de la main des hommes. Cette "patrie artificielle des hommes" est façonnée par la culture, alors que la campagne reste surtout déterminée par les cycles de la nature. La culture urbaine constitue les bases du "vivre ensemble", elle est définie par des usages, des mœurs, des habitudes, une interprétation des dispositifs symboliques multiples. C'est donc la réappropriation des édifices par l'activité symbolique qui rend la ville "habitable"... et, a contrario, le déficit d'activité symbolique qui rend les banlieues "inhabitables". Ainsi, habiter ne signifie pas être logé, autrement dit être prisonnier d'un habitacle, mais faire rayonner un univers de significations autour de soi.

L'aptitude à symboliser s'explique par le fait que la ville ne se réduit pas à une somme de bâtiments mais nous ouvre un monde. Etymologiquement, ville (urbs) renvoie au monde (orbs). Pour Michel Foucault, la ville est une concentration « d'hétérotopies », c'est à dire de lieux qui représentent d'autres lieux et « d'hétérochronies », c'est à dire de lieux qui renvoient à d'autres époques. Ainsi la ville n'est un monde pour l'homme que dans la mesure où elle opère une dilatation de l'espace et du temps. On peut illustrer cela par des exemples : bibliothèque, musée, gare, théâtre, cinéma, restaurants exotiques, ces lieux nous ouvrent d'autres horizons. De la même manière, le jardin public se présente comme une production artificielle de la nature et le quartier renvoie au village. Pour revenir au thème "villes fortes", la fortification est un autre exemple de lieu qui renvoie à l'histoire et au temps. Elle représente en effet la mémoire d'un moment fort et d'un basculement qui s'est traduit au XVIIe siècle par le déclin de la liberté des villes et la prise de pouvoir des Etats. Une population urbaine qui se trouvait autonome sur les plans économique, social, politique, s'est retrouvée emprisonnée par ces nouvelles fortifications qui marquaient l'emprise de l'Etat.

Les villes produisent du symbolique

Les espaces urbains sont porteurs de symboliques différenciées. Ils sont pensés par les architectes et/ou urbanistes et résultent de la mise en application de concepts techniques (plans, maquettes) mais à côté de cela ils déploient aussi tout un univers de symboles esthétiques, éthiques ou historiques. Par exemple, la Cité de la musique de l'architecte Christian de Portzamparc possède un toit en

forme de vague reprise elle-même dans le chemin piétonnier. Cette forme architecturale n'est pas uniquement fonctionnelle, elle se déploie dans le symbolique et donne à interpréter. On pourrait également prendre l'exemple de la piscine de Roubaix devenue musée dont l'évolution de l'usage donne un nouveau sens à une construction pourtant assignée, à l'origine, à une fonction univoque.

Dans ce cadre, le rôle de l'éducation est d'éveiller l'habitant à la dimension symbolique de la ville. Il s'agit de montrer le jeu des possibles et d'ouvrir des horizons. Eveiller à l'interprétation ne signifie pas transmettre dogmatiquement des interprétations.

La ville possède sa grammaire

La ville est caractérisée par des usages, des habitudes culturelles, des formes de vie différentes pour chaque ville qui définissent une grammaire de la ville, différente de la rationalité abstraite de l'urbanisme. La ville est "habitable" lorsque les habitants s'approprient cette grammaire, lorsque l'on respecte cette sédimentation d'usages. C'est donc l'apprentissage de l'urbanité qui donne son sens aux projets de l'urbaniste.

L'urbanisme a parfois fait table rase du passé : les villes construites ex nihilo sont des villes artificielles sans passé. Elles ont été construites au XVIIe et XVIIIe siècle selon les principes de Descartes avec des plans au cordeau et un module architectural réduit au rectangle ou au carré. C'est le cas de Rochefort qui s'oppose à Poitiers, vieille ville médiévale tortueuse, qui se distingue par son « habitabilité », son souci de préserver une atmosphère.

Autres exemples : les transformations haussmanniennes de Paris. Haussmann détruit le centre de Paris pour créer des boulevards, il privilégie le flux plutôt que le séjour ; ou encore les projets parisiens de Le Corbusier qui reprend ce fantasme de raser le vieux centre de Paris au mépris des usages de ses habitants. Ce type d'intervention qui fait « table rase » du passé remet en question l'identité de la ville.

Le passé est un tremplin

Toute ville porte en elle le souvenir d'une ville disparue : elle nous rattache au passé, aux usages, à l'historicité humaine. De même, l'architecture est un palimpseste : elle ne fait jamais « table rase », elle réécrit.

Cette réactivation du passé sert de tremplin vers le futur et l'urbanisme devient une logique de projet articulée sur le passé de la ville, un passé plus large que l'histoire muséale ou le passé momifié.

Donc, la ville ne se réduit pas à l'espace qu'elle occupe, ni à un assemblage de produits et de techniques. La ville nous renvoie surtout à des questions politiques et éthiques, comme par exemple la citoyenneté. A l'origine, la cité recouvre le bien commun, le savoir vivre ensemble. Le terme de « cité » a été galvaudé : il est devenu symbole de la division et même synonyme de ghetto.

Pourtant la ville est aussi le creuset d'une nouvelle définition de la citoyenneté, plus proche des habitants. Celle-ci passe par l'engagement associatif : c'est un acte politique qui refonde la citoyenneté, qui permet à l'habitant simple usager de devenir acteur de sa ville dans la défense du bien commun.

Les enjeux de l'interprétation

Par David Alcaud, politiste, chargé de recherche au CIR, directeur du pôle « Espaces publics, espaces politiques », partenaire de Septentrion.

David Alcaud, du Centre interdisciplinaire de recherches comparatives en sciences sociales (C.I.R.), présente les enjeux du travail d'interprétation mené avec des groupes d'habitants sur le thème de la ville forte à la ville durable.

Les groupes témoins : La ville et ses habitants

Dans le cadre du programme « Septentrion », le CIR mène une étude sociologique sur l'évolution de l'espace (du militaire à l'urbain) et sur la prise de conscience des enjeux communs propre aux villes fortes par les partenaires et les habitants, notamment dans la perspective de la ville durable.

La démarche d'interprétation met en évidence les « représentations » que se font les habitants de leur « territoire culturel ». Dans le cadre du projet Septentrion, l'étude porte sur l'appropriation du patrimoine fortifié par les habitants mobilisés au sein de « groupes témoins » dans chacune des 19 villes partenaires (Le Quesnoy, Ypres, Bruxelles, Maastricht, 's-Hertogenbosch, Aire-sur-la-Lys, Montreuil-sur-Mer, Bergues, Charleroi, Lille, Maubeuge, Bouchain, Landrecies, Gravelines, Watten, Lanaken, Saint-Omer, Cambrai, Condé-sur-l'Escaut).

Conformément au Livre blanc sur la Gouvernance européenne, Septentrion entend favoriser l'extension de la participation à tous les niveaux politiques, et notamment la participation des acteurs non institutionnels et des citoyens à l'élaboration et à la mise en œuvre des décisions de la collectivité en matière de « ville durable ».

Il s'agit d'un des éléments clés de ce qui est couramment appelé le « développement urbain durable » et cela est également constitutif de l'originalité du projet septentrional, fondé à la fois sur le partenariat local et sur l'échange des bonnes pratiques entre les partenaires du réseau. La bonne gouvernance urbaine doit en effet reposer sur l'association des acteurs stratégiques participant au processus décisionnel : il ne s'agit pas seulement de collaborer (chacun maintient sa propre stratégie) mais de coopérer (identification d'une approche et d'une stratégie communes).

Dans cet esprit, nous accordons dans Septentrion une grande importance à la perception de la ville par les habitants, à la manière dont les témoignages du passé sont identifiés, connus, réinterprétés, conformément à la charte de Venise. Dans notre travail sur l'évolution de la ville forte à la ville durable, la capacité à saisir les représentations de la ville est essentielle

et l'approche sociologique exprimée dans les groupes témoins se démarque des démarches de concertation et d'information réalisées d'ordinaire.

Les échanges aboutissent à la révélation non seulement des conceptions patrimoniales et urbanistiques des participants mais aussi à reconstruire les différents "usages" de la ville, d'en interroger les frontières (spatiales et mentales) et de comprendre les dynamiques d'appropriation qu'elle suscite. Le groupe témoin devient ainsi l'occasion de rendre intelligibles les manières de voir et de vivre la ville et d'associer les habitants à ce processus.

La méthode, utilisée avec succès dans différents projets, permet de rendre compte de ces représentations aux élus et aux techniciens des collectivités partenaires. De plus, les groupes témoins permettent également de contribuer à l'élaboration du positionnement et du contenu des centres d'interprétation en y associant les participants.

Dans Septentrion, le rapport entre ville et habitants s'articule notamment autour des enjeux suivants :

- Saisir les représentations collectives des habitants, la manière dont ils vivent leur relation à la ville forte, désormais insérée dans l'espace urbain.
- Mesurer les influences que cet environnement peut avoir sur leur identité culturelle et leur manière de vivre leur citoyenneté localement ?
- Interpréter les attentes des citoyens dans le domaine culturel en les associant aux projets de « centre d'interprétation ».
- Contribuer à une dynamique de réflexions à la fois
 - o entre citoyens, acteurs associatifs et acteurs politiques et administratifs territoriaux
 - o et entre les partenaires du réseau

Septentrion est notamment innovant en travaillant sur les idées d'un territoire culturel commun et d'une culture transnationale, qui sont des éléments essentiels pour une bonne évaluation de nos efforts par l'ensemble des partenaires du réseau, par le Secrétariat Interreg ainsi que pour notre candidature au label UNESCO.

Les groupes témoins permettent ainsi d'associer les habitants qui le souhaitent à une co-production de savoirs et d'expériences partagées, à une co-production des représentations de la ville, et donc, par extension, à une possible co-production de la ville elle-même.

A cela s'ajoute une dimension supplémentaire, au cœur du projet Septentrion, la dimension transnationale, qui nous encourage à rechercher les éléments de comparaison entre les partenaires du réseau afin de ne pas favoriser la seule connaissance des situations locales au détriment d'une compréhension du « territoire culturel » septentrional.

La prise en compte des « représentations » des habitants permet, notamment, de répondre à **trois grands types de question** en matière d'appropriation(s) du patrimoine fortifié (ou des vestiges fortifiés) :

1) Quels rapports existent-ils entre les habitants et les formes urbaines ?

Il s'agit ici également de comprendre comment se construit chez les habitants cette relation particulière à la ville forte, par quels biais, par quelles pratiques, quels « usages »

2) Confronter les conceptions de l'urbanité dans les villes partenaires.

3) Tester les conditions de valorisation d'une culture transnationale

La première question concerne les relations entre les habitants et les formes urbaines, héritage commun des villes fortifiées. Ce rapport spécifique à la ville forte est-il lié à l'action culturelle publique, à l'éducation, aux « usages » des espaces fortifiés notamment pour les loisirs ?

Les espaces fortifiés constituent pour les populations un paysage culturel évolutif : ils peuvent faire l'objet d'un attachement au patrimoine mais aussi d'un détournement des espaces pour de nouveaux usages.

Deux configurations principales sont identifiables :

1) d'une part, le cas des villes où les fortifications sont continues et s'imposent dans leur monumentalité aux habitants ainsi qu'aux personnes extérieures à la ville : il s'agit des villes de Bergues, Le Quesnoy, et Montreuil-sur-Mer qui sont entourées par des remparts, ainsi que de Maastricht et Ypres, où la ville forte est massive et compacte. La monumentalité est visible et s'impose aux habitants, assurant une cohérence dans l'organisation spatiale à l'intérieur de la ville. D'autre part, nous trouvons des villes telles que Lille, Bruxelles et Aire-sur-la-Lys où les fortifications sont présentes de manière plus localisée, plus diffuse : le rapport aux fortifications est davantage fortuit et pas toujours intelligible pour les personnes qui y sont confrontées (la faible compréhension de la citadelle à Lille est à cet égard emblématique).

2) d'autre part, saisir la manière dont la présence des fortifications dans le paysage urbain est susceptible de déterminer une frontière, autant mentale que territoriale, entre le dedans et le dehors, entre la définition d'un "nous" et l'identification des "autres". Quelle(s) identité(s) locale(s) se cristallise(nt)

autour de ce patrimoine fortifié? Quels sont les modes de reconnaissance que les habitants développent de part et d'autre de cette "frontière" ?

Deux situations peuvent de fait être distinguées, en fonction du degré de monumentalité de la ville forte et de la manière dont celle-ci forme une frontière autour de la ville. D'une part, pour les villes qui se caractérisent par la force de la monumentalité de leur patrimoine fortifié, l'intra et l'extra-muros sont investis de significations culturelles fortes et suscitent phénomènes d'identification et de fierté. Le "nous", assimilé à ceux qui habitent dans la ville, se définit par opposition aux "autres" qui rassemblent tous ceux qui vivent à l'extérieur de la ville, y compris ceux qui viennent y travailler. D'autre part, pour les villes dont le patrimoine fortifié se présente sous la forme de vestiges, la dialectique de l'intra et de l'extra-muros est moins présente : le "nous" est plus diffus, plus ouvert et n'est pas strictement délimité par la présence matérielle des remparts.

La ville fortifiée est donc perçue différemment par ses usagers, mais cette perception est fonction de la « lisibilité » des fortifications : la monumentalité s'impose pour certaines villes alors que pour d'autres il s'agit plutôt d'une redécouverte d'éléments disséminés.

La seconde question concerne les conceptions de l'urbanité dans les villes fortes partenaires et leurs effets sur le développement des territoires.

Les questions soulevées tournent autour des thèmes : que faire des remparts ? L'objectif de la mise en valeur est-il d'instruire, d'éduquer, de distraire ? A travers des parcours, une signalétique, des animations pédagogiques ? Comment arbitrer entre l'objectif de fréquentation et celui de préservation, entre la restauration et la protection des espèces naturelles ? Quels choix opérer en fonction des enjeux fonciers et du rapport coûts/ressources des espaces fortifiés ? Quels aménagements pour le cœur de ville – priorité au patrimoine, au tourisme ou à d'autres conceptions du développement ? Comment concilier le patrimoine fortifié et la ville moderne ? Quel sens collectif peut porter le patrimoine fortifié, quelle identité locale forge-t-il et quelles réponses « l'urbanité » des villes fortes peut apporter aux crises sociales ?

A l'échelle du territoire urbain, quels rapports existent entre la ville forte et les villes avoisinantes, entre l'intra muros et l'extérieur ? Quels enjeux culturels et sociaux posent les frontières de la ville (dans les domaines de la mobilité et des transports, mais aussi des quartiers et modes de reconnaissance des habitants au sein de la ville) ?

Toutes ces questions renvoient à la pluralité des modes d'appropriation de la ville forte. Vivre dans une ville ayant été fortifiée, dès lors que les vestiges de la fortification demeurent « visibles » pour les habitants, apparaît donc comme une expérience singulière, signifiante et différenciée de la situation de ceux qui

n'appartiennent pas au même univers. Lorsque les habitants sont amenés à s'exprimer sur la ville fortifiée, la majorité d'entre eux ne le fait pas de manière intellectualisée en développant une argumentation rationnelle mais, au contraire, de manière très personnelle, émotionnelle, sous la forme de témoignages qui renvoient au « vécu » des individus.

Cela invite à considérer plus précisément les modes d'appropriation de la ville fortifiée par les habitants. Comment se construit cette relation particulière à la ville forte ? La manière dont les habitants en parlent conduit à postuler que leur compréhension de la ville forte n'est pas tant la conséquence d'une action volontaire de la part des pouvoirs publics (ou d'une stratégie éducative menée par des institutions ou des acteurs culturels locaux), mais s'avère au contraire être davantage le résultat des « usages » qu'ils font des espaces fortifiés. La ville forte, dans une certaine mesure, est transformée par les habitants qui se l'approprient au travers d'usages divers qui s'éloignent souvent de la définition et de la fonction originelles de ce patrimoine.

Trois usages principaux de la ville sont identifiables, par ordre décroissant d'importance :

1. la ville forte est essentiellement un espace consacré à la détente et aux activités de loisirs (promenades, activités sportives, rendez-vous amoureux, évasion dans un espace calme et relié à la nature, etc.).
2. Les remparts sont également identifiés comme un patrimoine susceptible d'attirer les touristes et de développer différentes activités économiques liées à ce secteur.
3. Enfin, dans une moindre mesure, ils sont perçus comme des témoins du passé, porteurs d'une mémoire et à partir desquels peut s'opérer un travail de reconstruction historique.

Ces différents usages contribuent à faire de la ville forte un espace dynamique et évolutif, investi et réélaboré périodiquement par les habitants. Cette proximité et cette intimité participent au renforcement de la relation spécifique qui existe entre les habitants et la ville forte.

Deux situations peuvent être distinguées.

D'une part, les villes où les fortifications font l'objet d'une réelle appropriation par les habitants, que ce soient par des modalités récréatives, touristiques ou mémorielles. Ces usages contribuent à renforcer le lien qui existe entre les habitants et la ville forte. Ils participent à son intégration dans l'espace urbain moderne : la ville fortifiée correspond au cœur de la ville, au sens fort du terme.

D'autre part, nous pouvons constater que les villes dans lesquelles la ville fortifiée n'est pas réinvestie par les habitants pour des usages spécifiques (sport, promenades, visites pédagogiques, etc.) sont celles où les fortifications sont les

moins signifiantes pour la construction des identités locales. Soulignons que cette distinction ne recoupe pas celle qui sépare les villes avec des fortifications continues de celles qui ont des fortifications discontinues, puisque les habitants de Maastricht (qui a des fortifications discontinues) font beaucoup référence aux remparts et les investissent alors que les habitants de Bergues investissent beaucoup moins leurs fortifications. Si ces usages ne peuvent pas créer des identités cristallisées autour des remparts là où la monumentalité est trop faible, ils contribuent en revanche à les renforcer lorsque la monumentalité de la ville fortifiée est suffisamment imposante pour les structurer. Et inversement, cette force structurante est affaiblie lorsqu'elle n'est pas appropriée par les habitants à travers des usages. En d'autres termes, dans les villes où les remparts possèdent une véritable présence et sont réappropriés par les habitants, ces nouveaux usages ont des conséquences sur la perception de l'importance du patrimoine fortifié dans la ville et dans la construction de l'identité locale.

On peut également remarquer qu'il existe un décalage entre le lien affectif qui existe entre les habitants et la ville forte, qui peut donc être plus ou moins monumentale, et les usages qu'ils en font, souvent très loin de ses significations premières. Cette pluralité d'usages et la coexistence de significations très différentes permettent d'expliquer les raisons pour lesquelles la ville fortifiée peut être très importante pour les individus sans qu'ils sachent nécessairement l'exprimer de manière précise ou motivée. Les groupes témoins ont ainsi été le lieu d'expressions très fortes et volontaires en matière de fièvre patrimoniale, sans que les motivations historiques et érudites ne soient nécessairement très importantes. Si besoin en était de le rappeler, cela explique qu'il puisse ainsi coexister des discours très différents, y compris en considérant les points de vue de spécialistes/d'experts/de techniciens qui ne partagent pas nécessairement les mêmes conceptions patrimoniales et les mêmes logiques d'intervention. Tous ces éléments, ces conceptions différentes comme ces usages pluriels, concourent de fait à faire de la ville forte un patrimoine vivant, qui appartient au quotidien même des habitants selon des modalités variées. Il s'agit de la matrice de la conception du "paysage culturel évolutif" à laquelle nous sommes tout particulièrement attachés dans Septentrion.

La troisième question porte sur les conditions de valorisation d'une culture urbaine transnationale commune aux villes et fortes. Il s'agit d'esquisser l'avenir du territoire culturel commun. La Charte des Villes fortifiées signée en décembre 2003 postule l'existence de problématiques et d'interrogations communes entre les différentes villes du réseau, en raison même du patrimoine fortifié, aujourd'hui intégré dans le tissu urbain. Dans le cadre du programme Septentrion, cette Charte se traduit par une réflexion autour

de la notion de « ville durable »¹ et des outils, techniques et travaux à entreprendre afin de la concrétiser.

La « ville durable » est ainsi entendue comme l'une des réponses aux défis posés par les processus d'urbanisation actuels, et tout particulièrement à deux défis. Tout d'abord, la ville durable est perçue comme favorisant la conservation d'une identité, d'une mémoire collective qui puisse alimenter une croissance maîtrisée et une dynamique collective. La ville durable est également généralement entendue comme une ville « mixte », aussi bien socialement que fonctionnellement, car elle doit pouvoir procurer une qualité de vie aussi égale que possible pour tous ses habitants. Sont ainsi généralement mis en avant des réalisations telles que les parcs naturels urbains ou la ruralité en ville et la mise en place d'une démocratie qui soit à la fois locale et globale est évoquée. En d'autres termes, il s'agit de réintroduire du « local » dans l'aménagement urbain pour faire face aux risques posés par la mobilité toujours croissante des populations. La ville durable est donc porteuse d'un projet politique collectif qui vise à promouvoir un développement écologique et social bénéfique non seulement à l'échelon local mais aussi aux niveaux supérieurs, national, européen et mondial, tout en prenant en compte les générations présentes et futures.

Dans le cadre du réseau Septentrion, cela soulève à l'évidence de nombreuses questions. Pour n'en citer que deux parmi les plus évidentes : Comment concilier ville forte et modernités urbaines? Quelle vision de la ville doit-on privilégier dans nos projets d'aménagement et de développement ?

Il ressort deux constats de ce bref panorama comparatif relatif aux arbitrages des habitants : d'une part, si aucune ville ne prône une vision figée de la ville, opposée aux touristes et à toute nouvelle construction ; d'autre part les uns et les autres ne défendent pas une conception stabilisée et identique de la ville durable. Si les fortifications posent des défis communs aux villes, comme nous l'avons vu précédemment, si la ville forte détermine le plus souvent au sein du réseau les formes urbaines, cette cohérence est absente de la perception de la ville durable. Dans ce domaine-là, ce sont les particularités, les spécificités de chaque ville qui sont mises en avant, comme l'illustrent les propos suivants, prononcés par un Quercitain : « je suis passé d'une ville fortifiée à l'autre, d'une commune de 5.000 habitants à peu près presque identique...mais de conformation de remparts et je dirai de poétique des lieux tout à fait différente » ; « toutes les villes fortifiées (...) c'est à dire qu'il y a un trait commun (...) la « patte » de Vauban, mais elles sont toutes différentes...le

¹ Le pôle « espaces publics, espaces politiques » du CIR a rédigé un rapport diffusé aux partenaires de Septentrion (*Introduction au développement durable urbain à l'échelle territoriale des bassins versants de l'Escaut et de la Meuse*) et prépare un colloque européen avec la ville de Lille et le CAUE du Nord : « *Du rêve écologique et culturel à la réalisation de la ville durable* », qui se tiendra à Lille, dans le cadre de la semaine « Nouvel art de ville, nouvel art de vivre », du 29 mai au 4 juin 2006.

rapport à la ville est toujours différent (...) les matériaux sont différents, les volumes sont différents, le rapport à la muraille est différent...c'est ce qui fait aussi la richesse et la diversité du patrimoine militaire du Nord-Pas-de-Calais »

Des variations culturelles sont également discernables, tout comme l'idée qu'il existe déjà dans les consciences des habitants des modèles et des mimétismes à réaliser. La minéralisation des places belges par exemple a suscité de nombreux commentaires et l'attention première à l'environnement exprimée par les habitants néerlandais reste bien plus secondaire dans la majorité des autres groupes témoins.

Cela amène un commentaire qui amorce les conclusions à venir : l'enthousiasme et la bonne volonté des participants au groupe témoin traduit la multiplicité des points de vue, les conceptions hétérogènes, les questions ouvertes qui sont autant de défis pour le programme. Il n'en reste pas moins que la comparaison entre les groupes de témoin rappelle bien tout le bien-fondé de notre approche au sein de Septentrion : il existe bien une perception partagée de la singularité et de l'importance de la ville forte et des sensibilités et des approches différentes de la gestion de la ville moderne. Il reste à élaborer et à tester les conditions de mise en œuvre d'une ingénierie transnationale de la ville durable.

Conclusion provisoire

Le travail qui reste à réaliser est donc important : la connaissance des autres villes fortifiées est relativement limitée chez les habitants des villes du réseau Septentrion.

Si les espaces fortifiés constituent des enjeux communs pour la ville durable septentrionale, car ils permettent d'explorer la question du développement durable qui concilie l'environnement, le sentiment d'urbanité et la modernité, le devenir de ces espaces appelle des réponses à la fois dans le domaine culturel, politique et social. Il implique aussi une démarche pédagogique auprès des habitants par le biais de centres d'interprétation et de parcours urbains, approches pédagogiques auxquelles le CIR entend contribuer².

² Pour une approche synthétique de ces enjeux pédagogiques, Cf. l'entrée «Comprendre et permettre l'appropriation de la ville : la pédagogie du territoire », rédigée par David Alcaud, Béatrice Auxent, Fanny Frigout et Benoît Poncelet, *Manuel de Culture territoriale*, sous la direction de David Alcaud, Hachette Supérieur, (à paraître).

Les villes d'Art et d'Histoire : vers des centres d'interprétation de l'architecture et du patrimoine

Par Colette Dréan, Conseiller patrimoine, DRAC

Le Nord - Pas-de-Calais compte cinq villes d'Art et d'Histoire (Boulogne, Saint-Omer, Cambrai, Lille et Roubaix). Deux projets de convention sont en gestation dans des pays (Porte du Hainaut et Lens-Liévin). Trois communes Saint-Omer, Cambrai, Lille appartiennent au réseau Septentrion. Ces villes, avec leurs services patrimoine, travaillent en réseau. Au cœur de leur réflexion : le Centre d'interprétation, projet découlant de la Charte des villes d'Art et d'Histoire.

La convention Ville d'Art et d'Histoire implique une volonté politique. La dynamique de mise en valeur du patrimoine s'inscrit dans un projet de ville et devient un levier de développement. La démarche implique des actions de sensibilisation des acteurs, habitants, visiteurs à travers un travail d'interprétation qui donne du sens aux projets, une professionnalisation de la médiation, une transversalité avec tous les services culturels et une concertation avec les services de l'Education nationale.

La convention intègre le projet d'un outil spécifique : le Centre d'Interprétation de l'Architecture et du Patrimoine. Mais d'autres projets comme la signalétique peuvent être des outils d'interprétation. Roubaix doit mettre en place son Centre d'Interprétation à l'échéance 2008, il sera associé à une autre structure : l'Espace croisé, Centre d'Art Contemporain, dans le site patrimonial de la Condition Publique.

Saint-Omer, ville d'art et d'histoire : un grand chantier pédagogique

Par Philippe Queste, animateur de l'architecture et du patrimoine et Mme Bataille, Adjointe à la Culture.

Saint-Omer, ville de 16500 habitants dans une agglomération de 65000 habitants possède un patrimoine important qui lui a permis d'obtenir le label de Ville d'Art et d'Histoire en 1997.

Un peu d'histoire

Au XIIIe siècle, Saint-Omer abrite 30 000 habitants, ce qui en fait l'équivalent de Bruges et l'une des dix plus grandes villes de l'Occident. Port de mer jusqu'au XVe siècle, Saint-Omer est protégée par une ligne de fortifications et des marais. Jusqu'au XXe siècle, la ville s'est fossilisée dans ses fortifications dont on perçoit les traces à l'emplacement des boulevards et surtout dans le jardin public. Saint-Omer possède un patrimoine militaire - des casernes construites par Vauban - et surtout un patrimoine religieux important : Notre-Dame, seule cathédrale gothique des provinces du Nord encore existante, l'abbaye Saint Bertin du XIVe siècle, la Chapelle des Jésuites d'architecture baroque.



Cathédrale et enclos Notre Dame sur le plan relief

Depuis quelques années, la ville mène des projets ambitieux : la restauration du musée dans l'hôtel Sandelin et de nombreuses actions de sensibilisation auprès des publics : touristes, populations locales, jeunes... Ces actions transversales mobilisent plusieurs partenaires : Musée, Comédie de l'Aa, Service du patrimoine.

Des ateliers éducatifs

De nombreux ateliers ont été mis en place par le Service éducatif : la découverte de la ville avec des ateliers clés en main mais aussi des ateliers à long terme dans le cadre de projets montés avec les enseignants. Exemples : un film tourné par des lycéens autour des travaux de réhabilitation de l'enclos Notre-Dame, les ateliers "lire la ville" avec les classes de collèges et de lycées proposant une lecture de la ville à partir d'indices, les ateliers "les petits explorateurs" avec les classes de primaire, impliquant une découverte du quartier, de la ville, de l'Audomarois, dans le temps et l'espace.

Autre volet de l'éducation au patrimoine : des Ateliers de pratique artistique et culturelle portant sur les places, et de découverte du jardin public et de ses rapports à la ville.

Dans le cadre du Contrat de ville et du Plan local d'urbanisme, un travail d'interprétation a été mené sur le quartier de la gare et du canal à l'aide d'une exposition "Métamorphose autour de la gare, un quartier entre ville et marais". Elle montre les liens anciens entre la ville haute et la ville basse, entre l'ancien port et les places de marché. Autour de cette exposition s'articulent des animations et actions envers différents publics, des jeux, des balades et des circuits entre ville et marais.

Parmi les autres actions, les responsables de Saint-Omer citent les "Mercredis du patrimoine" pour les 6-12 ans, la réalisation d'un DVD sur le chantier de restauration de la cathédrale, ainsi que des séances de taille de pierres et un atelier de façonnage de briques.

Perception de l'environnement construit : exemple d'action en école d'architecture

Par Jean-Luc Capron, Dr. Eng. Architect, chargé de cours, consultant Hic et nunC.

Jean Luc Capron travaille en école d'architecture sur le thème « perceptions et pratiques de l'environnement construit ». Il relate ici une action menée à Bruxelles en préparation aux Journées du patrimoine sur la perception d'un parc par les élèves d'une école à majorité constituée d'enfants d'origine étrangère. Cette perception est analysée au travers de dessins de leur maison idéale, de leur jardin idéal... Ce travail a mis en évidence le fait que les enfants voient le parc en fonction de leur expérience personnelle. Cette démarche associant des étudiants en architecture a produit une mallette pédagogique, réalisée dans le cadre d'un mémoire de fin d'études, qui porte sur l'appréhension de l'espace. Cet outil pédagogique permet, entre autre, d'identifier les lacunes en matière de spatialisation et de travailler en milieu scolaire sur la compréhension de l'espace de manière transversale, en utilisant différentes compétences, le français, les mathématiques...

L'interprétation de la ville passe selon Jean Luc Capron par les "cartes mentales" nécessairement fragmentaires et fluctuantes que chaque habitant élabore : "la perception de la ville par ses usagers est une somme de fragments tamisés par des filtres socioculturels à partir desquels chacun élabore des constructions mentales. Celles-ci se structurent en un réseau de pôles perceptifs, tels les *meisho*, ces cent lieux de l'ancienne Tokyo rendus célèbres par un évènement naturel ou culturel qui y est associé. Les modalités perceptives stimulées, telle la vue des cerisiers en fleurs ou le son de la cloche du beffroi, supposent dès lors une structuration kaléidoscopique caractérisée par la dimension temporelle de l'instantané perceptif".



Légende de l'illustration : Elaboration et évaluation de la mallette pédagogique destinée à apprendre aux enfants à comprendre les plans d'architectes afin d'imaginer le volume qu'ils représentent, dans le cadre du mémoire de fin d'études d'Amandine Dierickx, réalisé sous la direction de Jean-Luc Capron à l'ISASLB.